

la manufacture de livres

Battues

ANTONIN VARENNE

BATTUES

Antonin Varenne

La manufacture de livres

Territori

Collection dirigée par Cyril Herry

© éditions Écorce, 2015

© La manufacture de livres, 2019

Préface

Rural vert vs Noir western

Quand je me suis lancé dans l'écriture de *Battues*, nous venions — avec les potes de la boîte de charpente que nous avions montée à l'époque — de terminer la construction de ma maison dans un champ du département de la Creuse ; parce qu'il faut bien, pour calmer les angoisses de mort, s'entourer de quelques clôtures et mettre un toit au-dessus de sa tête. Mais une autre angoisse, comme un clou chasse l'autre, m'est alors tombée dessus : celle, devenu *propriétaire*, d'être en même temps devenu un prisonnier. De la terre, de la banque et des mensualités, de l'entretien du toit qui finirait bien un jour par fuir. Moi qui bougeais tout le temps, j'étais soudain cloué au sol : la propriété privée a un prix, elle fait de vous quelqu'un d'ici.

Mais les auteurs ont ce superpouvoir de transformer leurs inquiétudes en histoires. Et puis un an de chantier avait remonté les ressorts de l'envie d'écrire. Alors je me suis installé dans mon nouveau bureau, avec un balcon donnant plein sud sur le plateau de Millevaches, et je me suis demandé ce que j'allais raconter. J'ai baissé les yeux sur un troupeau de Limousines en train de brouter... *Commence par ce que tu as devant toi*. Des terrains agricoles, des forêts, des barbelés, du travail, des propriétaires, des fermes — de moins en moins de petites — et, à quelques kilomètres, une sous-préfecture. Et comme je venais

de prendre racine dans ce bout de cadastre, avec ma femme américaine et mon goût des grands espaces, je me suis dit que le sujet, au fond, le socle, serait *ceux qui restent*. Qui sont nés là, qui ont grandi là, qui vont mourir là.

De l'avantage d'aller voir un peu partout ou de rester sur place et d'en savoir un peu plus long sur son propre champ ? ... Les marins pêcheurs, à force de regarder la mer, deviennent-ils poètes ou bien restent-ils des prolos des vagues, l'œil en dessous de l'horizon, préoccupés par les fins de mois ? Qui a raison, qui est sage, toit ou sac à dos ? ...

Du coup, des personnages ont commencé à prendre forme : un jeune type enchaîné à la terre par un héritage. Une femme qui a essayé de s'arracher d'ici, qui revient au pays (et trop belle, bien sûr, pour cette mare à cochons).

(Aparté : pour meubler mon imagination, puisque cette histoire allait se passer devant chez moi, j'ai aussi pioché dans le sac des copains du coin pour en tirer quelques portraits déjà tout prêts. L'éditrice parisienne avec qui je travaillais à l'époque, qui avait fait le voyage pour la pendaison de crémaillère de ma nouvelle maison, en avait croisé un ou deux. Est-ce pour cette raison que, quelques mois plus tard, elle refusait de lire le manuscrit de *Battues* ? Autre conséquence : la mère d'un copain me fait un peu la tronche depuis que son fils est apparu quasiment tel qu'il est dans le livre. Deux leçons à retenir sur les dangers de croiser la fiction et la vie. Et un sujet à réflexion : un humain, une fois intégré à une histoire inventée, est-il encore humain ou bien est-il devenu un personnage ? Clairement, pour une mère, non. Mais ne dit-on pas de certaines personnes — avec des personnalités saillantes, une façon originale d'être et de s'exprimer — qu'elles sont de *sacrés personnages* ? Cet ami en est un. Mais à choisir désormais, je préfère perdre des personnages et garder mes potes.)

Parmi les personnages inventés (et la réflexion pourrait se poursuivre, tant ces personnages inventés ont rappelé à bien des lecteurs des gens qu'ils connaissaient vraiment...) se sont ajoutés des paternels castrateurs, vieux caciques défendant les limites de propriété, des frangins violents, des gendarmes, des piliers de bistrot, des chasseurs, des néoruraux, le tout avec pas mal d'armes et deux grandes familles de propriétaire qui se font la guerre.

Sur le coup, je n'y ai pas tellement prêté attention, mais il était évident que j'allais écrire un western. Ce qui s'est confirmé aussitôt après *Battues*, puisque j'ai écrit un livre (*Trois mille chevaux vapeur*, roman d'aventure) se déroulant au XIX^e siècle et en grande partie aux USA, à la fin des guerres indiennes et de la conquête du Nouveau Monde. A suivi *Équateur*, l'histoire d'un déserteur de la guerre de Sécession en fuite à travers le continent américain... *Battues* était bel et bien une première approche du western.

Depuis, avec un peu de recul, je me suis demandé ce que cette histoire de paysans et d'amour, dans un coin ressemblant étrangement à la Creuse, contenait pour prendre la forme d'un western (même moderne ; parce que le western n'est pas qu'une affaire d'époque, ni même de lieu).

Je ne pense pas non plus que les personnages en soient la cause, mais le décor dans lequel ils sont placés, la nature et les relations qu'ils entretiennent avec elle. Vierge et pure (ou, au pire, peuplée de sauvages ne méritant pas d'y vivre), la nature pose la question de l'arrivée des hommes : ces bêtes conquérantes, qu'apportent-elles dans une vallée peuplée de plantes et d'animaux ? L'un des courts-métrages du film des frères Coen, *La ballade de Buster Scruggs*, avec Tom Waits jouant un vieux chercheur d'or, y répond de façon magnifique : l'homme ajoute à la nature la rationalité, l'ambition matérielle, la prise

de contrôle, ses idéaux, ses rêves, sa moralité ou son absence de moralité, plus tard la raison d'État et le patriotisme. En résumé : la civilisation. C'est ce dont parle le western : la sauvagerie humaine dans la pureté naturelle, le difficile exercice de la maîtrise sociale des instincts de survie, la fondation de l'ordre (comme la géométrie de la mine creusée par Tom Waits), ses victoires et ses massacres, l'aspiration au bien et la planche savonnée du mal.

L'une des questions du western est aussi celle-ci, quand la nature, après avoir été découverte, est conquise : comment se comportent les hommes quand on leur offre de la terre ? Quand on leur promet que ce qu'ils ont sous les yeux sera à eux ?

On croit souvent que les écrivains ou les réalisateurs américains ont l'avantage d'un décor plus vaste que la France, que cela donne de l'ampleur à leurs créations et pour cette raison que « *The americans do it better* ». Ce n'est pas ça. Ce qui donne un avantage aux auteurs et cinéastes américains, c'est le goût immodéré de se mettre en scène, doublé d'un énorme mensonge : celui qui prétend qu'il y a là-bas, dans les plaines du Midwest et les bourgades de la bible belt, des rednecks illettrés qui ont pourtant du génie et, bien qu'humbles, ont tous en eux un héros qui sommeille (les pionniers et les ploucs sont effectivement les héros de la conquête de l'Ouest, le fondement de l'idéologie individualiste made in USA — partir de rien, prouver sa valeur, avoir une arme et se méfier des gouvernements — et doivent être célébrés comme tels, malgré leurs tares essentielles, les défauts de l'âme qu'ils ont bien plus en partage avec le reste de l'humanité que le génie). C'est là que prend tout son sens la devise fordienne : *imprimons la légende*.

Revisiter sans cesse, de façon obsessionnelle, les mythes de ses origines est une particularité états-unienne (c'est aussi une tendance chez d'autres formes de gouvernements, comme

les dictatures ou les états totalitaires : la fondation, répétée, entretient un état de cris permanent, une tension au nom de laquelle on peut sacrifier beaucoup de choses, comme la liberté d'expression ou ses enfants). Une explication à ce phénomène culturel pourrait être la jeunesse de ce pays. Un autre de mes personnages, une femme franco-américaine, déclare dans *La toile du monde* :

Les Américains, pour compenser la brièveté de leur histoire, cherchaient sans cesse à prouver leur identité, à la refonder dans des postures nationalistes caricaturales, pour parer de gloriole les complexes de leur jeunesse. Les pavés parisiens, sous le cuir de ses semelles, obtenaient le même résultat par leur seule présence et un peu de bruit. L'Amérique peinait encore à se construire des mythes solides. Ceux de sa fondation, par les pères de la Constitution, avaient volé en éclats moins de cent ans après l'indépendance, quand le pays s'était entredévoté, abîmé dans la rage de la guerre civile. La fable douteuse de l'abolition de l'esclavage était tout ce que l'on avait pu sauver de ce naufrage. Pas de pavés assez vieux aux États-Unis, mais les tombes de cinq cent mille Américains pour prouver que l'unité avait un prix, que le temps de l'Histoire était plus long qu'on ne l'avait cru.

J'ai vu, dans les rues colorées d'une parfaite petite ville américaine, tout en plastique et carton-pâte — à Disney World California —, des vétérans de la guerre du Vietnam pleurer en voyant défiler Mickey et Pluto au son de l'hymne américain joué par la fanfare du parc d'attractions. Le patriotisme américain est bel et bien niché au cœur du spectacle de soi-même, dans

la confusion entretenue entre mythe et réalité, bonheur et consumérisme.

Mais il y a aussi une part non négligeable, la plus savoureuse et la plus riche, d'auteurs et réalisateurs américains qui s'attaquent à cette mythologie. Ceux qui ne cultivent pas les rêves creux mais se coltinent la réalité.

Que l'on pense, dans un registre sanglant, violent, voire terrifiant et parfois grandiloquent, aux personnages de Cormac McCarthy (avec la particularité de cet auteur de foutre le feu aux mythes américains *tout* en continuant à souffler sur leurs braises). Au James Ellroy de *American tabloid*. À David Goodis. Bret Easton Ellis. Hubert Selby Junior. Qui eux ne tentent pas de rallumer le feu... Ou encore, sur un ton humoristique, au *Fantasia chez les ploucs*, de Charles Williams, décrivant des trafiquants d'alcool malins comme des singes, sans morale, prêts à tout pour faire de l'argent et se foutre de la gueule du shérif de leur bled. Une dernière référence, pour illustrer cette idée que le western n'est une question ni d'époque, ni de lieu, et qu'il peut se transporter partout et de tout temps : *1275 âmes*, de Jim Thompson. Dans ce roman américain, la conquête de l'Ouest est terminée depuis belle lurette. Il y a déjà une ville, mais c'est toujours un western. Il y a déjà des voitures, mais c'est encore un western. Le shérif est élu, et c'est encore plus un western. Quand Bertrand Tavernier l'adapte et situe l'action de son film dans l'Afrique coloniale française, c'est encore un western, avec Philippe Noiret en tête d'affiche et Jean-Pierre Marielle abattant des nègres à la carabine en se marrant.

Cette liste lacunaire d'auteurs américains n'est pas pour autant un hasard : ils ont quelque chose en commun. Ils sont des auteurs de romans noirs.

Et si l'on en croit l'analyse plutôt pertinente de Jean-Bernard Pouy, dans son essai *Une brève histoire du roman noir*,

le Noir serait né aux USA après le krach boursier de 1929, cette crise financière durant laquelle les banques vinrent reprendre, comme des tapis sous leurs pieds, leur propriété privée aux ploucs qui avaient cru au rêve américain. Et qui expulsait les chômeurs des maisons qu'ils ne pouvaient plus payer ? Les flics. Des policiers, ces descendants mythologiques des héros de western à costumes blancs ou autres shérifs incorruptibles, devenus insupportables aux yeux des pauvres et remplacés par un autre type de héros, plus trouble, issu de la « société civile » : le détective privé.

L'un des plus emblématiques romans noirs jamais écrits, *Moisson Rouge*, de Hammett — une fiction noire démasquant et ridiculisant le système capitaliste — n'a-t-il pas inspiré le non moins culte western de Sergio Leone, *Pour une poignée de dollars* ?

Le western, conquête mythique de la nature et de la terre, donne naissance à l'idéologie virulente de la propriété privée et de la thésaurisation qui provoque au siècle suivant une réaction à ses excès désastreux : le roman noir.

Dans tout roman noir sommeille un western. Plus exactement un anti-western. La boucle est alors bouclée, puisque le Noir est par excellence le genre des anti-héros.

Battues — dont le scénario emprunte sérieusement à un autre grand western, *Roméo et Juliette* : deux familles rivales, deux amants... Mais Roméo et Juliette chez les pattes-à-glue —, avec une pincée de gueules cassées que j'affectionne, une double chronologie retorse, à rebrousse-poil, pour exhumer les mensonges séparant passé et présent, *Battues* est un roman noir sur la propriété privée, un western donc, avec vue sur le plateau de Millevaches. Une vision romancée, totalement fausse et parfaitement vraie, comme certains de ses personnages, d'un coin de France dont les noms des villages et des rivières importent peu.

**Vingt ans après l'accident,
neuf jours après la découverte du premier cadavre,
douze heures après la fusillade**

« Quand j'y suis née, R. était encore une ville. Quatre cents personnes travaillaient à l'usine Phillips. Vivre ici avait autant de sens qu'ailleurs. Il y avait une vingtaine de bistrots, des boutiques de vêtements. Les restaurants avaient des clients, il y avait la queue au cinéma le samedi soir, on construisait des lotissements autour de la ville. Les banques prêtaient à des ouvriers qui comptaient sur leur boulot pour les amener jusqu'à la retraite. Les jeunes faisaient leurs études dans le département et revenaient travailler ici. Ceux qui allaient plus loin, à l'université, revenaient aussi parfois. Il y avait des architectes, des maçons, des charpentiers et des couvreurs. Les petits immeubles étaient habités, entretenus, ils valaient un peu d'argent. On se rencontrait au collège, au lycée, parfois même à l'école primaire. On se mariait à l'église et à la mairie. Les parents se connaissaient tous et ça ressemblait à des mariages arrangés, sauf que tout allait bien, alors on avait l'impression de faire ce qu'on voulait.

» Les patrons de Phillips, des tanneries et des filatures n'avaient pas encore entendu parler des années 80. Les syndicalistes n'étaient pas des révolutionnaires et les arrangements se faisaient à l'amiable. Personne ne se souvient d'une

manifestation dans les rues de R. Les salaires augmentaient tranquillement. La ville était pleine, pas d'espoirs démesurés, mais paisible, elle donnait l'impression que tout irait bien. À vingt ans, on savait qu'on aurait des enfants. On était embauché de père en fils ou de mère en fille. On reconnaissait les familles : mêmes boulots, mêmes vêtements, les mêmes épaules et des visages qui se ressemblaient d'une génération à l'autre. Si on voulait sa place, R. la gardait en attendant que vous soyez prêt. Les élections ne soulevaient pas de grands débats : il y avait du travail. Les candidats, depuis des décennies, étaient choisis dans le club des entrepreneurs de la ville. Les écoles étaient remplies, tout comme les clubs de sport et les centres de loisirs. Le supermarché était une curiosité pour les paysans qui venaient une fois par semaine faire des courses à la sous-préfecture. Deux fois par semaine, le marché bloquait la grand-rue, de la place d'Espagne au pont Neuf. Les fermes faisaient dix ou cinquante hectares.

» Vous croyez que je suis nostalgique ? Pas du tout. J'ai toujours détesté R. Et je n'étais pas la seule.

Ce n'est pas parce qu'il y a du boulot qu'il n'y a plus d'adolescence. Et s'il n'y avait pas grand-chose d'autre comme injustice que l'ordre établi, ça suffisait bien à mettre quelques têtes brûlées en colère. Mais R. est indestructible. Les rebelles n'avaient pas besoin d'être matés, la ville se chargeait de les calmer. Des types qui tournaient mal, qui voulaient vraiment finir en taule, il fallait qu'ils aillent voir ailleurs. Pour ceux qui avaient juste besoin de ruer dans les brancards, il y a toujours eu les bals et les bistrots. À trente ans, c'était fini. On les saluait avec un sourire dans les commerces et à l'usine. Les adolescentes regardaient les bagarreurs avec admiration en les voyant au parc avec leur premier mouffet, en se disant qu'elles aimeraient bien en trouver un comme ça, aussi ; un dont on disait, à

quarante ans et devenu contremaître : « Ouh ! Le Roger, fallait pas le chercher, dans le temps ! » On pouvait se faire une petite légende, ça faisait partie du folklore, ça occupait les apéros. Que R. soit un cimetière aujourd'hui, ce n'est pas très étonnant. La ville était déjà morte, à l'époque.

» Vous ne l'avez pas connu, il est mort avant que vous arriviez ici, mais R. est à l'image du père Barusseau. Il avait une épicerie dans la rue Vieille. Pendant dix ans, chaque mois, il a retrouvé sa vitrine peinte de croix gammées, de « salaud » et de « collabo ». À la mairie, c'était devenu une habitude de le voir débarquer, rouge à se faire éclater la carotide. Il balançait des coups de canne aux gamins qui s'approchaient de sa boutique. Il engueulait le maire et voulait qu'on retrouve les saligauds qui faisaient ça. La commune lui remettait un coup de peinture sur sa façade, mais, à force, les gars de la mairie en ont eu marre. Le maire a demandé à la gendarmerie de faire quelque chose. C'est finalement le cantonnier qui s'y est collé. Il a passé dix nuits à l'affût dans un jardin en terrasse, au-dessus de l'épicerie du père Barusseau. Un soir, il a vu le vieux sortir avec une chaise, un pinceau et un pot de peinture, et dessiner les croix gammées, écrire « salaud » en toutes lettres sur sa propre vitrine. Le maire est allé le voir et le vieux s'est mis à chialer comme une madeleine, à raconter qu'il avait fait du marché noir pendant la guerre, renseigné les Allemands et balancé des infos sur les résistants du coin. Le soir même, il s'est pendu.

» C'est comme ça qu'on raconte l'histoire, en tout cas. Et je me suis toujours demandé, quand je l'entendais, de quelle famille étaient les types qui rigolaient le plus fort.

Ici, la vie d'adulte ne laisse pas beaucoup de temps à l'enfance. Les femmes ont des gamins à vingt ans, et la raison la plus commune de divorcer est un mari qui tape trop fort, au point que ça se voit. Sinon, on s'accroche à ce qu'on a, parce

que R. vous offre une chance, mais une seule. Si tu la rates, c'est terminé. Le cancer de cette ville, c'est la mémoire. Mais si vous voulez mon avis, la vraie plaie de R., c'est la gastronomie. Vous avez déjà goûté le pâté de pommes de terre ?

» Je suis partie à vingt-deux ans. La fille Messenet. Le scandale. Quand je suis revenue... Mais vous savez à quoi ressemble la ville à présent. Phillips a fermé. Il reste deux filatures moribondes et un musée de la Tapisserie. La moitié des immeubles sont vides et fuient, les commerces de la grand-rue changent tous les ans et la moitié des boutiques sont à vendre. La population doit être la plus vieille d'Europe et, les soirs de bitures, les jeunes ne se foutent plus sur la gueule, ils vont se pendre à un arbre. Les plus petites fermes font cent cinquante hectares et ma famille possède la plus grosse de toutes. Il y a trois supermarchés et les usines ont fermé. Tout ce qu'il reste de possessions est plus gros et plus moche.

Pourquoi vous souriez ? Ça ne répond pas à votre question ?

– Tout ceci explique votre départ, mais je voulais savoir pourquoi vous étiez revenue.

– Mon père était malade. Est-ce que je pourrais avoir un café ?

– Brigadier, vous pouvez nous apporter du café ?

– La maladie de votre père... cancer, je crois ?

– Les os. Mais ce n'est pas pour lui que je suis revenue. Il y avait quelqu'un d'autre que je voulais revoir.

– Monsieur Parrot. Vous ne vouliez pas le dire devant le brigadier ?

– Le brigadier, comme vous dites, Marsault, je le connais depuis l'école primaire. C'est un vieux copain de Thierry Courbier. Son père était un des types les plus hargneux du coin, avec ses mômes et surtout avec sa femme. Quand elle est partie

à Saint-Vaury en maison de repos, dans le coin les gens ont dit qu'elle avait une maladie du sang. Son mari est allé la voir une fois. Elle a avalé toute une armoire à pharmacie après son départ. En fait, il y a deux possibilités : ou bien Marsault est devenu aussi con que son père, ou bien c'est lui qui a mis un oreiller sur la bouche de son vieux le jour où on l'a retrouvé dans son lit, tout violet. Cette fois-là, les gens ont dit que c'était l'alcool. La prochaine fois que la femme de Marsault ne vient pas à un pot de départ ou à un barbecue de la gendarmerie, allez voir chez elle si elle n'a pas forcé sur le maquillage.

– Mademoiselle Messenet, je suis désolé de vous poser toutes ces questions alors que vous traversez une période si difficile. Vous êtes épuisée et sur les nerfs. Peut-être devrions-nous remettre votre déposition à plus tard.

– Je ne sais pas ce qu'on vous a dit à propos de moi, mais je vous assure que même les pisse-vinaigre d'ici sont en dessous de la vérité. Je n'ai aucune envie d'attendre plus longtemps pour en terminer avec ce cirque. Si vous croyez que j'exagère, mettez ça sur le compte de la colère, ou même du deuil, si ça vous arrange. Si vous étiez d'ici, vous ne vous feriez pas des idées de flic en voyant une femme qui ne pleure pas, alors que partout ailleurs elle devrait.

– Je ne me fais aucune idée, je vous assure. Voulez-vous que je fasse remplacer Marsault ?

– Ça ne me dérange pas qu'il entende. Comme ça je suis sûr que tout le monde dans le pays sera au courant. Vous croyez que parce qu'il est gendarme il n'ira pas tout raconter ? Soit vous êtes naïf, soit ça vous arrange.

– Ces affaires exceptionnelles mobilisent tous nos effectifs en attendant le retour des enquêteurs de la police judiciaire. Tous mes hommes sont sur le terrain et le brigadier Marsault est le seul sous-officier de permanence ce matin.

– Bien sûr.

– Nous pouvons rester tous les deux, si vous le souhaitez. Nous enregistrons votre témoignage, comme je vous l'ai dit. Vous n'aurez pas à déposer à nouveau devant les OPJ. Vous êtes certaine de vouloir continuer ?

– Je vous ai dit ce que j'en pensais.

– Bien. Vous disiez que vous étiez revenue pour monsieur Parrot. C'est la seule raison ?

– Vous voulez dire qu'un type comme Rémi n'est pas une raison valable de vivre ici ? Je suis entièrement d'accord. Le seul problème, c'est que cet abruti n'a jamais voulu partir.

– Nous pourrions en reparler, mais si cela ne vous dérange pas, j'aimerais revenir en arrière. Ce que vous avez fait avant votre retour.

– Vous voulez parler de mon casier ?

– Sucre ?

– Oui, merci.

– Il y a deux ans, à Toulon, vous avez été arrêtée et condamnée pour trafic de stupéfiant. Cocaïne. Possession avec intention de revendre. Cent cinquante grammes. Dix-huit mois, dont douze avec sursis. Un mois de préventive, et vous avez finalement purgé une peine de trois mois au centre pénitencier de Farlède. Vous avez prétendu ne faire que la nourrice et ne jamais avoir vendu. Vous faisiez ça pour l'argent ou pour la drogue ?

– Ça revient au même, non ? Mais si vous voulez, oui, je faisais ça pour la drogue.

– C'est de cela dont vous rêviez, en quittant R. ?

– Exactement.

– Excusez-moi, mais vous êtes une belle femme. La prison n'a pas dû être facile.

– Je suis aussi une fille de paysan. Je m'en suis sortie. Et je n'ai pas fait que de la prison pendant les huit ans où je suis partie.

– Rémi Parrot a déclaré, je cite, que « vous avez toujours été trop belle pour cet endroit ». Qu'est-ce que cela veut dire, à votre avis ?

– Il a dit ça ? »

**Vingt ans après l'accident,
dix jours avant la découverte du premier cadavre**

La meneuse s'éloigna de la harde, s'approcha de la rivière et tourna le dos à l'eau, face au vent. Elle releva la tête et huma l'air pendant une longue minute. Une bête de sept ou huit ans. Cent vingt kilos. Quatre laies de quatre à six ans, quatre bêtes de compagnie, trois portées de marcassins. Rémi en compta douze dans la lumière verte des jumelles, en train de fouiller l'herbe nerveusement. La harde était en bonne santé, signe que la meneuse était une bête intelligente. Les femelles tournaient autour de la carcasse de chevreuil, attendant le signal. La meneuse quitta son poste d'affût et trotta jusqu'à la dépouille. Sans hésiter, elle planta ses défenses dans l'arrière-train. D'un seul mouvement de tête, elle arracha vingt centimètres carrés de peau et de pelage, mettant les muscles à nu. Les membres de la harde la rejoignirent et le repas débuta. Les pattes du chevreuil étaient dressées en l'air, secouées par les coups de groin et de défenses qui fouillaient son abdomen.

Le froid commençait à traverser ses vêtements. Rémi posa lentement les jumelles infrarouges sur le tronc couché devant lui, réunit ses mains et souffla dessus pour les réchauffer. Il aurait pu repartir maintenant que le relevé était fait, mais il décida d'attendre la fin du repas et d'inspecter la carcasse. Il

roula doucement sur le côté, s'allongea sur le dos et regarda le ciel entre les frondaisons, bercé par le bruit du vent dans les branches. Il enfouit ses mains dans les poches de sa veste, ferma les yeux et s'assoupit.

Le vent était tombé quand il rouvrit les yeux. Il entendait au loin le bruit étouffé de la retenue. Les arbres s'étaient tus. La rivière était presque immobile à cet endroit, ralentie par le petit barrage de la pisciculture. Il roula sur le ventre, retrouva les jumelles à tâtons et les braqua sur le chevreuil mort. Les marcassins avaient disparu, ainsi que trois des femelles. Les jeunes mâles, groins noirs de sang, étaient immobiles, reniflant l'air. La meneuse avait de l'eau jusqu'au ventre et regardait dans sa direction. Rémi retint son souffle. Dans le spectre des jumelles, il voyait ses yeux : deux billes de vert acidulé braquées sur lui. Une crampe monta le long des muscles de son dos. Il inspira un peu d'air pour libérer sa cage thoracique. Le souffle de la bête courait sur l'eau. Elle resta sans bouger encore quelques secondes, le reste de la harde dans l'attente de sa réaction.

Rémi attendit lui aussi.

La femelle tourna la tête à gauche et à droite, effleura la surface de l'eau de son groin, lapa deux gorgées d'eau et recula vers la berge sans quitter des yeux la direction de sa cache. Les mâles se regroupèrent en silence, abandonnèrent ce qu'il restait de viande de la dépouille, puis la harde disparut derrière les arbres.

Il longea la Thaurille jusqu'au barrage, traversa à gué et remonta la berge jusqu'au lieu du repas. Il s'arrêta de marcher quelques mètres avant, écouta le silence et alluma sa torche électrique.

Il restait à manger. Après les corbeaux et les renards, les sangliers dévoraient habituellement jusqu'aux os. Mais la meneuse

n'avait pas laissé de place au doute. Des bêtes sans prédateur, que leur instinct poussait à éviter l'affrontement.

Le brocard n'était pas blessé, du moins dans les parties intactes du cadavre. Rémi souleva les babines et écarta les mâchoires. Il estima son âge à trois ou quatre ans. Il éclaira la colonne vertébrale, tira le Buck de son fourreau et, de la pointe, inspecta une marque, écartant les chairs. Il incisa le long des vertèbres sur trente centimètres, écarta la fourrure et la peau. Les nodules étaient répandus de façon uniforme sur toute la surface des muscles, les cicatrices de sortie étaient noires. Infection. La ponte des œufs et la migration des larves dataient de l'été. Varron. Le brocard était affaibli. Les premiers parasites du printemps l'avaient achevé.

Personne d'autre que les sangliers n'aurait pu profiter de cette viande. Il enfila des gants de cuir, saisit le chevreuil par les bois et tira la carcasse sur une dizaine de mètres, l'éloignant par précaution du cours de la rivière. D'ici un ou deux jours, il n'en resterait rien.

Le froid de l'eau montait jusqu'à lui. Il s'accroupit, ôta ses gants, lava le couteau, puis se rinça les mains. Il aspergea son visage et ses yeux chauds de fatigue. Avant de se relever, il resta là, dans la position de la meneuse, à regarder l'autre rive où il s'était tenu à l'affût.

Il marcha jusqu'au barrage, traversa la Thaurille, remonta le GR1 pendant cinq minutes, bifurqua à travers bois et longea une parcelle de ray-grass en pousse avant de retrouver le Hilux garé sur la piste forestière.

Il s'assit au volant, alluma la veilleuse, tira le carnet d'inventaire de la boîte à gants et regarda l'heure au tableau de bord.

« Inventaire destruction administrative. 25/03/2012. 02 h 45. Thaurille, berge nord. Harde n° 4. Meneuse 6-7 ans, + / - 120 kilos. Compagnie : quatre mâles, 12 à 24 mois,

quatre laies (5-6 ans), douze marcassins. Passage : communes Saint-Feure/Pontgiraud. Parcelles AZ 35/36/41, nord-ouest/sud-est. Itinéraire : source Gartempe/berge Thaurille, deux cents mètres amont retenue pisciculture. Consommation : charogne brocard (+ / - 4 ans). Décès : varron saison 2011 + parasitose). »

Il rangea les documents, éteignit la veilleuse et démarra.

Le faisceau des phares rebondissait sur les racines et les trous du chemin. Il rétrograda en seconde, laissa le gros diesel l'emmener au ralenti, jusqu'à ce que les ampoules puissantes balayent la maison en une poursuite désordonnée. Il gara la voiture sous l'auvent du garage et coupa le contact.

Il entra sans allumer, retira ses chaussures et son pantalon trempé, jeta la veste et s'allongea sur le lit, en pull et en caleçon. Le sommeil qui l'avait surpris dans les bois se refusa à lui.

Il resta sur le dos jusqu'à l'aube, dans les odeurs de lasure et de vernis. Depuis l'hôpital, les endroits neufs le rendaient insomniaque. Il attendit l'aube, se persuadant qu'allongé il récupérerait toujours mieux que debout.

Quand la première lumière du jour grisa la maison, il se leva et, pour sauver les apparences, se prépara un petit déjeuner, plongeant le nez dans son bol de café au lait pour ne plus sentir la maison. Il fit descendre les comprimés avec la dernière gorgée tiède, se leva pour poser le bol dans l'évier, et fut pris de vertige. Un instant, le décor prit les couleurs vertes des jumelles infrarouges. Le manque de sommeil devenait inquiétant. Les doses de codéine, avec la fatigue, étaient de plus en plus nécessaires.

Il prit sur l'étendoir un uniforme lavé. Comme sa maison neuve, les vêtements propres le gênaient. Pour secouer sa

torpeur et assouplir les tissus rêches, Rémi attrapa le merlin et s'attaqua au tas de bûches benné devant la maison. L'effort dénoua son corps. Une heure durant, le bruit de la cognée éclatant le chêne occupa son esprit. Il empila le bois contre le pignon et le protégea à l'aide d'une vieille tôle ondulée. La transpiration coulait sur son visage. Il se rinça au robinet extérieur et se prépara un sandwich qu'il mâcha lentement à l'ombre du porche.

Le terrain était encore défiguré par les travaux d'abattage et de défrichage, les tranchées de l'assainissement, du réseau électrique et de l'eau. La prairie semée deux semaines plus tôt commençait à germer. Sur la terre sombre, un duvet de vert colorait ce coin de forêt remodelé. Il avait laissé le plus possible d'arbres et de noisetières, jusqu'aux genêts qui poussaient en haut de la butte, là où le granit affleurait. Dégager la surface nécessaire à l'implantation de la maison, au chemin d'accès et aux tranchées, éclaircir le bois pour laisser le soleil donner sur la construction, tout en laissant la maison invisible depuis la prairie au nord, et en se protégeant des vents dominants et des pluies du sud-ouest. L'orientation était bonne et la maison en bois massif réagissait bien aux écarts de température, violents dans la région. Au soleil de midi, le thermomètre à l'ombre du porche affichait 17 °C. Cette nuit, quand il était rentré, le givre se déposait sur le sol. La fuste encaissait sans problème et le poêle à bois suffisait largement à chauffer l'habitation ; elle conserverait aussi la fraîcheur en été. La maison craquait le matin en se réchauffant, le soir en se refroidissant. Il aimait l'entendre réagir aux éléments extérieurs.

La Terre Noire avait toujours été une belle parcelle que son père, avant les dernières années, avait bien entretenue. La maison, un carré de huit mètres de côté, était assemblée avec les fûts des Douglas abattus sur place. Les deux hectares de prairie

situés au-dessus donnaient toujours du beau fourrage, récolté par le fils Fernin depuis qu'il louait le terrain.

Rémi observait la nouvelle petite clairière dans laquelle il s'était installé, se disant qu'il ne manquait qu'un peu de temps pour effacer les traces des travaux. Juste un emprunt, se disait-il. La beauté de l'endroit, bien mieux que son besoin de confort, justifiait – ou excusait – qu'il en fit usage. La Terre Noire était aussi, bien qu'il se défendît d'y accorder de l'importance, le dernier morceau de la ferme Parrot.

« Je veux vendre », avait dit sa sœur.

Rémi avait accepté sans discussion. Sauf pour la Terre Noire.

Martine vivait en ville depuis déjà longtemps quand ils se retrouvèrent sans parents. Ils avaient vendu la propriété comme une carcasse au boucher. Courbier et Messenet les avaient courtisés pendant des semaines, marchandant arpent par arpent le moindre terrain exploitable. La bataille foncière des deux familles, un instant, était passée par les petits-enfants Parrot. Une stratégie de guerre froide, dont il avait fallu se tirer sans devenir otage de l'un ou l'autre camp. La maison de Rémi était à présent une enclave le long de la frontière des deux plus grandes propriétés de la région.

Il étala sur la table ses papiers et ses notes.

L'inventaire, avec la harde de cette nuit, était presque terminé. Il rédigea le rapport à transmettre à la préfecture, puis il déplia la carte IGN et prépara, traçant des lignes au crayon, le planning de ses rondes sur la zone du Plateau. Les courbes de niveau et les noms de lieux-dits devinrent flous. Il avala un comprimé avant que la douleur l'empêche de penser. La codéine fit effet en quelques minutes, mais il abandonna la carte, enfila sa veste et se dirigea vers le Toyota. Il souleva la bâche jetée sur le plateau du pick-up, attrapa deux pièges à cage et des collets

pour les ranger dans l'armoire à outils. Les collets étaient en fils de cuivre. De fabrication artisanale et une signature connue. Le cuivre était noirci par les flammes : des fils électriques dont les gaines plastiques avaient été brûlées dans un fût de deux cents litres. La récupération de la ferraille et du cuivre, avec ou sans le consentement des propriétaires, était une spécialité des manouches, par ailleurs et traditionnellement les meilleurs braconniers du coin.

Il manœuvra entre les arbres et lança le tout-terrain sur le chemin. Un autre 4x4 arrivait en sens inverse ; un vieux Lada piqué de rouille dont s'échappait, par les fenêtres ouvertes, un magma de guitares électriques et de chant rauque. Rémi braqua vers les arbres et les deux roues avant du Lada dérapèrent dans la terre sèche, soulevant un nuage de poussière brune. Les deux cabines côte à côte, Rémi baissa la vitre de sa portière. Un instant, la musique lui vrilla les tympans, enrayant les effets de la codéine. Il plissa les yeux. La poussière se dissipa dans le vent et la musique s'arrêta.

« Salut.

– Salut.

Les deux hommes s'observèrent d'une cabine à l'autre.

– T'as cinq minutes ?

– Faut voir.

– C'est tout vu, fais demi-tour. »

Le Lada redémarra jusqu'à la fuste et s'arrêta à côté du tas de bois en vrac. Rémi enclencha la marche arrière.

Jean était assis sur les marches du porche quand il le rejoignit.

« Bière ?

– Demande à un marin s'il veut revoir la mer. »

Rémi ressortit de la maison, une bière et une bouteille d'eau pétillante à la main.

« Si t'en veux d'autres, faudra que t'aïlles en acheter. C'est tout ce que t'as laissé la dernière fois.

– Laisse tomber, faut que je te dise un truc.

– On dirait. »

Jean moucha la bière en trois gorgées.

« T'es pas venu à la fête patronale de Sainte-Feyre, hier ? »

Rémi esquissa un sourire.

« Ben t'aurais dû. Peut-être que t'aurais pu arrêter cette connerie. Ou si on avait été tous les deux.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Tout le bled était là. Quand les Courbier paient la tournée, la commune entière se pointe en remerciant. L'après-midi, autant te dire que j'y étais pas. C'étaient les manèges, les mômes en costumes, la chorale de l'école et tout le tremblement. Après, par contre, y'avait le bal de la TechBois.

– Sûr que c'est pas très joli à voir, un bal, mais c'est pas non plus un drame.

– Quasiment tous les gars de l'usine étaient là, au début avec les femmes et la marmaille en âge de roter. Passé minuit, y'avait plus que des braves, ça volait plus très haut. Thierry Courbier était là, bien sûr, avec quinze mecs autour de lui qui rigolaient dès qu'il ouvrait la bouche pour bâiller. J'étais avec Tonio, qui sent les ennuis arriver une heure à l'avance, à force d'avoir foutu la merde partout où il passait, ce con. Il m'a dit comme ça : « Je me tire, ça pue. » Y'avait déjà quelques types du camp Valentine qui étaient à l'entrée et qui essayaient de passer. Le service d'ordre de la TechBois était sur les nerfs et voulait pas laisser entrer les manouches. Tonio avait raison, ça sentait pas bon. Mais j'avais la gueule au vin, et j'crois que ça m'avait rendu curieux aussi. J'aurais dû chronométrer. À 1 heure du mat', Philippe s'est pointé. Jamais vu dans cet état. Bourré, ouais, d'accord, mais surtout remonté comme un

coucou à réaction. Il a foncé direct sur Courbier, en gueulant qu'il voulait voir son père. Il a continué en gueulant encore plus fort qu'il fallait fermer la TechBois, cette usine à merde, etc. Tu connais le refrain quand Philippe se lance là-dedans. Mais bon, quand on est chez toi, c'est une chose, là c'était le bal des Courbier, avec le prince héritier en personne qui se faisait cracher à la gueule devant tous ses fans. Courbier a même pas levé la main. Il a fait un signe de tête, comme un putain de mafieux de cinoche, et trois mecs ont attrapé Philippe. Des bûcherons. J'en connaissais un. On l'appelle le Gros. Mais c'est surtout qu'il fait un mètre quatre-vingt-dix. La graisse, elle est qu'au niveau du cerveau. Ils l'ont traîné derrière la salle des fêtes.

– Qu'est-ce que t'as fait ?

– L'alcool, ça amortit les coups, mais le lendemain ça fait quand même mal. Et puis c'était pas un truc de pochtrons, c'était de la rage. Ici, tout le monde se connaît, mais tout le monde est pas ami. Après, y'a ceux qui s'aiment pas. Y'avait de la haine, Rémi. Si j'avais mis le doigt dedans, j'aurais eu trois autres mecs de la Tech' rien que pour moi. J'ai fait le tour par les sanitaires. Quand je suis arrivé, Philippe était déjà par terre. Alors j'ai attendu. C'est pas joli, mais y'avait qu'une chance, c'était d'attendre le bon moment, quand les mecs auraient assez cogné pour être contents d'eux, et juste avant qu'un connard balance un coup de pied dans la tête d'un type inconscient. Philippe encaissait encore un peu. Quand les trois ont commencé à reprendre leur souffle, j'ai été voir de plus près. Le Gros m'a dit : « Qu'est-ce que tu veux, Jeannot ? Barre-toi. » Je lui ai dit que je voulais rien, à part qu'ils fassent pas une connerie. Je leur ai dit que l'écolo avait son compte et que personne devait finir en taule pour une connerie comme ça un soir de bal. Les mecs m'ont regardé un moment, mais j'avais pas besoin d'autres arguments, vu comment ils avaient déjà chiffonné Philippe. Le

Gros m'a parlé en tapant avec son doigt sur ma poitrine, et ça fait quasiment l'effet d'un marteau. Il a dit que j'avais pas intérêt à me mêler de ça, qu'il valait mieux que je ramasse le hippie et que je revienne pas au bar. C'est exactement ce que j'ai fait.

– Comment il va ?

– C'est pas beau, mais y'a rien de grave. Il est costaud, l'écolo. Faudrait juste qu'y fasse pas une déprime ou une connerie quand il tiendra debout.

– Il est chez lui ?

– C'est là que je l'ai laissé ce matin. »

Rémi s'appuya à un poteau du porche et but quelques gorgées au goulot de la bouteille d'eau. Le muscle buccinateur de sa joue gauche, encore mobile, se contracta, soulevant un coin de sa bouche.

« Je passerai le voir. »

Jean leva son cul des marches et arpenta le porche, jetant un œil aux menuiseries en mélèze qui commençaient à jaunir sous l'effet des UV.

« Faudra que tu lasures si tu veux pas qu'on refasse tout dans dix ans. »

Il se tourna vers Rémi, perdu dans ses pensées.

« T'en fais pas. Tu sais bien que ça finit toujours comme ça par ici. Avec les Courbier et les Messenet, avec les gars du bois, avec les chasseurs, avec tout le monde. Avec ton uniforme et ta cahute au milieu des bois, c'est juste que t'as perdu l'habitude. Faut pas s'en faire.

– Ouais. On enterre et on laisse pourrir jusqu'à la prochaine cuite et la prochaine bagarre.

– T'es du coin, tu sais ce que c'est de glisser la merde sous le tapis. »

Rémi avait enfilé sa casquette et descendait les marches. Il s'arrêta, une main sur la balustrade.

Dans la même collection

Clouer l'ouest, Séverine Chevalier

Crocs, Patrick K. Dewdney

Du même auteur

Le fruit de vos entrailles, éditions Toute Latitude, 2006

Le Gâteau mexicain, éditions Toute Latitude, 2008

Fakirs, éditions Viviane Hamy, 2009

Le mur, le Kabyle et le marin, éditions Viviane Hamy, 2011

Trois mille chevaux vapeur, éditions Albin Michel, 2014

Ils ont collaboré autour de ce livre :

Pierre Fourniaud : coordination

Cyril Herry : direction éditoriale

Aurélié Camarasa : composition

Virginie Ducay : relecture et correction

Rémy Tricot : couverture

Marie-Anne Lacomme : suivi commercial et promotionnel

Les équipes du CDE et de la Sodis diffusion et distribution

Les libraires : commercialisation et promotion

Imprimé en UE

Dépôt légal : mars 2019